

2. Extraits du corpus

La présence de la jalousie dans la littérature procède de la plus ancienne tradition, que ce soit dans le roman ou au théâtre. Mais, c'est surtout la jalousie amoureuse qui est mise en scène, car elle est un merveilleux ressort romanesque, aussi bien dans ses variantes tragiques que comiques.

2.1. La jalousie amoureuse

Pour illustrer ce qu'est la jalousie amoureuse, reprenons l'explication qu'Alain, domestique d'Arnolphe, donne à une autre domestique, Georgette, dans L'École des femmes :

Extrait : L'École des femmes, Molière, Acte 1 Scène 3, p. 27-28

« ALAIN

*C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger ?*

GEORGETTE : *Oui, je comprends cela.*

ALAIN

*C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême. »*

Dans un épicurisme simpliste, Alain compare la femme à de la soupe et l'attitude du jaloux au refus naturel de partager sa soupe.

2.1.1 La jalousie-suggestion

La jalousie-suggestion est la forme la plus répandue de jalousie amoureuse. Dans ce cas, l'un des partenaires (le jaloux) suspecte un amour ou un intérêt non fondé entre l'être aimé et une autre personne réelle ou imaginaire. Rongé par son imagination et ses doutes qui ne cessent de s'accroître, il échafaude toutes sortes de scénarios ou de possibilités fondées sur la crainte d'être trahi par l'être aimé avec une autre personne.

Extrait 1 : Un amour de Swann, in « Du côté de chez Swann », Proust, p.249-251

Marcel Proust donne une excellente analyse de ce type de jalousie dans Un amour de Swann, roman qui est d'ailleurs devenu emblématique de la jalousie littéraire. Il y explique que le monde de la jalousie est en fait le monde personnel du jaloux où il n'entre pas à la suite de l'infidélité de son partenaire ou de l'intrusion d'un tiers dans la relation amoureuse,

mais où il est déjà. La jalousie est chez lui inévitable, car elle découle d'une manière d'aimer particulière. Voici l'itinéraire de Swann, le modèle de ce type de jaloux. Il porte d'abord son intérêt sur des femmes qu'il ne peut pas aimer, car elles ne correspondent pas à son idéal féminin, comme si inconsciemment il voulait se préserver de la jalousie. C'est le cas avec Odette. Ensuite, vient l'idéalisation de cette femme qui fait naître le désir, par le jeu des métaphores : l'une musicale (la Sonate de Vinteuil) et l'autre picturale (la figure de Séphora). C'est elle qui fait naître le désir. Mais, à l'espoir de symbiose avec elle, succède l'impossibilité de la possession totale et l'idée de manque jaillit très vite. La possession charnelle n'est qu'illusion : dès qu'il quitte Odette, Swann s'interroge avec anxiété sur ce qu'elle fait quand il n'est pas auprès d'elle. Apparaissent alors les signes destructeurs de la jalousie. La première étape est faite de soupçons qui se transforment en quasi-certitude (Cf. l'épisode des volets étudiés dans le dossier Amour, passion et devoir). Quand les soupçons ne suffisent plus, le jaloux passe à la deuxième étape qui est celle de l'interrogatoire de type policier (Cf. les questions sans cesse réitérées concernant Forcheville). Puis, il passe à la troisième étape : l'espionnage à la recherche de preuves. Enfin, la jalousie culmine dans la tentation du suicide ou celle du meurtre, car, en supprimant l'autre, même symboliquement, on le réduit à soi.

« Même quand il ne pouvait savoir où elle était allée, il lui aurait suffi pour calmer l'angoisse qu'il éprouvait alors, et contre laquelle la présence d'Odette, la douceur d'être auprès d'elle était le seul spécifique (un spécifique qui à la longue aggravait le mal avec bien des remèdes, mais du moins calmait momentanément la souffrance), il lui aurait suffi, si Odette l'avait seulement permis, de rester chez elle tant qu'elle ne serait pas là, de l'attendre jusqu'à cette heure du retour dans l'apaisement de laquelle seraient venues se confondre les heures qu'un prestige, un maléfice lui avaient fait croire différentes des autres. Mais elle ne le voulait pas ; il revenait chez lui ; il se forçait en chemin à former divers projets, il cessait de songer à Odette ; même il arrivait, tout en se déshabillant, à rouler en lui des pensées assez joyeuses ; c'est le cœur plein de l'espoir d'aller le lendemain voir quelque chef-d'œuvre qu'il se mettait au lit et éteignait sa lumière ; mais, dès que, pour se préparer à dormir, il cessait d'exercer sur lui-même une contrainte dont il n'avait même pas conscience tant elle était devenue habituelle, au même instant un frisson glacé reflua en lui et il se mettait à sangloter. Il ne voulait même pas savoir pourquoi, s'essuyait les yeux, se disait en riant : « C'est charmant, je deviens névropathe. » Puis il ne pouvait penser sans une grande lassitude que le lendemain il faudrait recommencer de chercher à savoir ce qu'Odette avait fait, à mettre en jeu des influences pour tâcher de la voir. Cette nécessité d'une activité sans trêve, sans variété, sans résultats, lui était si cruelle qu'un jour apercevant une grosseur sur son ventre, il ressentit une véritable joie à la pensée qu'il avait peut-être une tumeur mortelle, qu'il n'allait plus avoir à s'occuper de rien, que c'était la maladie qui allait le gouverner, faire de lui son jouet, jusqu'à la fin prochaine. Et en effet si, à cette époque, il lui arriva souvent sans se l'avouer de désirer la mort, c'était pour échapper moins à l'acuité de ses souffrances qu'à la monotonie de son effort. Et pourtant il aurait voulu vivre jusqu'à l'époque où il ne l'aimerait plus, où elle n'aurait aucune raison de lui mentir et où il pourrait enfin apprendre d'elle si le jour où il était allé la voir dans l'après-midi, elle était ou non couchée avec Forcheville. Souvent pendant quelques jours, le soupçon qu'elle aimait quelqu'un d'autre le détournait de se poser cette question relative à Forcheville, la lui rendait presque indifférente, comme ces formes nouvelles d'un même état maladif qui semblent momentanément nous avoir délivrés des précédentes. Même il y avait des jours où il n'était tourmenté par aucun soupçon. Il se croyait guéri. Mais le lendemain matin, au réveil, il sentait à la même place la même douleur dont, la veille pendant la journée, il avait comme dilué la sensation dans le torrent des impressions différentes. Mais elle n'avait pas bougé de place. Et même, c'était l'acuité de cette douleur qui avait réveillé Swann. Comme Odette ne lui donnait aucun renseignement sur ces choses si importantes qui l'occupaient tant chaque jour (bien qu'il eût assez vécu pour savoir qu'il n'y en a jamais d'autres que les plaisirs), il ne pouvait pas chercher longtemps de suite à les imaginer, son cerveau fonctionnait à vide ; alors il passait son doigt sur ses paupières fatiguées comme il aurait essuyé le verre de son lorgnon, et cessait entièrement de penser. Il surnageait pourtant à cet inconnu certaines occupations qui réapparaissaient de temps en temps, vaguement rattachées par elle à quelque obligation envers des parents éloignés ou des amis d'autrefois, qui, parce qu'ils étaient les seuls qu'elle lui citait

souvent comme l'empêchant de le voir, paraissent à Swann former le cadre fixe, nécessaire, de la vie d'Odette. »

Ainsi, Marcel Proust montre-t-il que la jalousie est ancrée dans le sujet et non dans l'objet de l'amour. Elle est une véritable pathologie.

Extrait 2 : Hernani, Acte I, Scène 2, Hugo, p.7-10

Face à la jalousie-suggestion, Marcel Proust a peint une attitude possible : celle de Swann qui s'acharne dans une quête éperdue de la vérité et qui se montre le plus objectif possible. Mais, il y a une deuxième attitude, celle du jaloux qui se complaît dans l'incertitude de l'infidélité de son partenaire, qui refuse de savoir et qui fait travailler son imagination. Il appréhende sa jalousie comme normale et cherche à la justifier en accablant l'être aimé. Prenons comme exemple Hernani dans la pièce éponyme de Victor Hugo. Rappelons l'histoire : Dona Sol est fiancée à son oncle Don Ruy Gomez de Silva. Mais, elle tombe amoureuse d'Hernani, un banni. Celui-ci, tourmenté par la violence de la jalousie, accable Dona Sol de reproches sans aucun motif.

« HERNANI

Moi ? je brûle près de toi.

Ah ! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,

Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes ;

Qu'importe ce que peut un nuage des airs

Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs ?

DONA SOL, lui défaisant son manteau.

Allons ! donnez la cape et l'épée avec elle !

HERNANI, la main sur son épée.

Non. C'est mon autre amie, innocente et fidèle !

Dona Sol, le vieux duc, votre futur époux, Votre oncle est donc absent ?

DONA SOL : Oui, cette heure est à nous.

HERNANI

Cette heure ! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure.

Après, qu'importe ? il faut qu'on oublie ou qu'on meure.

Ange ! une heure avec vous ! une heure, en vérité,

À qui voudrait la vie, et puis l'éternité !

DONA SOL : Hernani !

HERNANI, amèrement.

Que je suis heureux que le duc sorte !

Comme un larron qui tremble et qui force une porte,

Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard

Une heure de vos chants et de votre regard,

Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie

De lui voler une heure ; et lui me prend ma vie !

(...) DONA SOL

Chère âme,

Ne pensons plus au duc.

HERNANI

Ah ! pensons-y, madame !

Ce vieillard ! il vous aime, il va vous épouser !

Quoi donc ! Vous prit-il pas l'autre jour un baiser ?

N'y plus penser !

DONA SOL, riant.

C'est là ce qui vous désespère !

Un baiser d'oncle ! au front ! presque un baiser de père !

HERNANI

Non ; un baiser d'amant, de mari, de jaloux.

Ah ! Vous serez à lui ! madame. Y pensez-vous ?

Ô l'insensé vieillard qui, la tête inclinée,

Pour achever sa route et finir sa journée,

A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,

Prendre une jeune fille ! ô vieillard insensé !

Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre,

Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre ?

Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur !

Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur !

Qui fait ce mariage ? on vous force, j'espère !(...) »

Dans ce type de jalousie, le jaloux ne cherche pas à savoir la vérité, mais à renforcer son doute. Au fond, il n'ignore pas ce qu'il cherche, mais il n'en veut rien savoir. Il refuse de croire l'autre quand, par exemple, il l'assure de sa fidélité. Dans sa surdité et son aveuglement, il déforme et réinterprète les dires et les moindres signes pour rationaliser son refus.

2.1.2 Les dérèglements du temps

Dans ce type de jalousie, une personne (le jaloux) aime secrètement ou non une deuxième personne (l'être aimé) qui, elle, est amoureuse d'une troisième personne (le jaloué). Comme elle n'a pas vécu d'histoire avec l'être aimé, elle est jalouse de la tierce personne pour l'importance qu'elle a dans le cœur de l'être aimé et pour le fait d'être privilégié. Ce type de jalousie existe aussi bien dans le mariage que hors mariage. La littérature en offre de nombreux exemples.

Extrait 1 : La Princesse de Clèves, Mme de Lafayette, p.92-93

Mlle de Chartres a épousé, sans l'aimer, le Prince de Clèves, mais avec la ferme intention de lui rester fidèle. Or, elle rencontre, à la Cour, le duc de Nemours. Naît entre eux un amour immédiat et partagé sans que la princesse ne cède au duc. Son mari succombe à la jalousie, d'autant plus qu'il n'a pas réussi à se faire aimer d'elle. Dans l'extrait suivant, il la soumet à un véritable interrogatoire, comme dans une enquête policière. Il est emporté par la passion qui prend le dessus sur la raison. Il lui fait une véritable crise de jalousie.

« Il alla d'abord dans la chambre de sa femme ; et, après lui avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avait fait et qui elle avait vu ; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommait point M. de Nemours, qu'il lui demanda en tremblant si c'était tout ce qu'elle avait vu, afin de lui donner lieu de nommer ce prince, et de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fit une finesse. Comme elle ne l'avait point vu, elle ne le lui nomma point ; et M. de Clèves, prenant la parole avec un ton qui marquait son affliction :

– Et M. de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu ? ou l'avez-vous oublié ?

– Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle ; je me trouvais mal, et j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses.

Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit M. de Clèves, puisque vous avez vu tout le monde ; pourquoi des distinctions pour M. de Nemours ? Pourquoi ne vous est-il pas comme un autre ? Pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue ? Pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez ? Pourquoi lui faites-vous connaître

que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui ? Oseriez-vous refuser de le voir si vous ne saviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité ? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui ? D'une personne comme vous, madame, tout est des faveurs, hors l'indifférence.

– Je ne croyais pas, reprit Mme de Clèves, quelque soupçon que vous ayez sur M. de Nemours, que vous pussiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu.

– Je vous en fais pourtant, madame, répliqua-t-il, et ils sont bien fondés : pourquoi ne le pas voir, s'il ne vous a rien dit ? Mais madame, il vous a parlé : si son silence seul vous avait témoigné sa passion, elle n'aurait pas fait en vous une si grande impression vous n'avez pu me dire la vérité tout entière, et vous m'en avez caché la plus grande partie ; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, et vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru, et je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, et je vous en vois aimer un autre ; cet autre est le plus aimable de la cour, et il vous voit tous les jours, il sait que vous l'aimez. Et j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui ! Il faut que j'aie perdu la raison pour avoir cru qu'il fût possible.

– Je ne sais, reprit tristement Mme de Clèves, si vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé aussi extraordinaire que le mien ; mais je ne sais si je ne me suis pas trompée d'avoir cru que vous me feriez justice.

– N'en doutez pas, madame, répliqua M. de Clèves, vous vous êtes trompée, vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison ? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument et que j'étais votre mari ? L'un des deux peut porter aux extrémités ; que ne peuvent point les deux ensemble ? Eh ! que ne font-ils point aussi ! continua-t-il. Je n'ai que des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous ; vous ne me paraissez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais ; je vous offense, je vous demande pardon ; j'ai honte de vous admirer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. »

Dans ce type de jalousie, quand les soupçons ne suffisent plus, le jaloux en vient à un véritable interrogatoire, l'espionnage constituant le dernier stade de cette recherche inquisitrice. C'est ainsi que le Prince de Clèves attache un espion aux traces de M. de Nemours et que, sur le rapport pourtant ambigu de celui-ci, il se persuade que son épouse l'a réellement trompé.

Extrait 2 : L'Ecole des femmes, Molière, Acte2, Scène 6, p.92-93

Arnolphe s'est toujours moqué des maris trompés. Aussi pour éviter que pareille mésaventure lui arrive, compte-t-il épouser Agnès, une jeune fille qu'il a lui-même élevée dans l'ignorance. En effet, selon lui, Agnès ne peut pas tomber amoureuse d'un homme parce qu'elle ne dispose pas de mots pour définir le sentiment amoureux. Mais, Agnès tombe amoureuse d'Horace. Arnolphe se comporte alors en mari jaloux et met tout en œuvre pour contrarier les amours des jeunes gens. Dans l'extrait suivant, il soumet Agnès à un véritable interrogatoire, afin de connaître tous ses faits et gestes, et surtout de savoir s'il s'est passé quelque chose entre eux.

« ARNOLPHE

*Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.*

AGNÈS

*Hélas ! si vous saviez comme il était ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vis,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous...*

ARNOLPHE : *Oui ; mais que faisait-il étant seul avec vous ?*

AGNÈS

*Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde
Et me disait des mots les plus gentils du monde,*

*Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.*
ARNOLPHE, bas, à part.
*Ô fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examineur souffre seul tout le mal !
(Haut.) Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses ?*
AGNÈS
*Oh tant ! il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.*
ARNOLPHE
*Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?
(La voyant interdite.) Ouf !*
AGNÈS : *Eh ! il m'a...*
ARNOLPHE : *Quoi ?*
AGNÈS : *Pris...*
ARNOLPHE : *Euh !*
AGNÈS : *Le...*
ARNOLPHE : *Plaît-il ?*
AGNÈS
*Je n'ose,
Et vous vous fâchez peut-être contre moi.*
ARNOLPHE : *Non.*
AGNÈS : *Si fait.*
ARNOLPHE : *Mon Dieu ! non.*
AGNÈS : *Jurez donc votre foi.*
ARNOLPHE : *Ma foi, soit.*
AGNÈS : *Il m'a pris... Vous serez en colère.*
ARNOLPHE : *Non.*
AGNÈS : *Si.*
ARNOLPHE
*Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?*
AGNÈS : *Il...*
ARNOLPHE, à part : *Je souffre en damné.*
AGNÈS
*Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
À vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.*
ARNOLPHE, reprenant haleine.
*Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.*
AGNÈS : *Comment ! est-ce qu'on fait d'autres choses ?*
ARNOLPHE
*Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?*
AGNÈS
*Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurais tout accordé. »*

Arnolphe est ici pris à son propre piège, car n'ayant donné qu'un enseignement partiel à Agnès, celle-ci ne dispose pas des outils pour le comprendre. Elle n'a aucune idée de ce qu'il veut savoir. Il s'aperçoit alors que toutes les précautions qu'il avait prises pour ne pas être

trompé n'ont servi à rien. Pour Molière, les jaloux sont des êtres méprisables qui marchent vers leur propre ruine.

Extrait 3 : Le Misanthrope ou l'atrabilaire amoureux, Molière, Acte III, Scène V, p.49-50 et 52-53

Dans *Le Misanthrope* (Voir le [Clin d'œil N°2](#)) ou *L'atrabilaire amoureux* (Voir [Le saviez-vous N°3](#)), Molière met en scène Alceste, jeune homme séduisant, qui est un farouche partisan de la franchise et qui déteste la société et ses conventions hypocrites. D'autre part, il réagit, à la moindre contrariété, avec une violence forte et disproportionnée. Malgré la rigidité de ses principes, il a la faiblesse d'aimer Célimène, une jeune veuve qui, loin de partager ses goûts et ses idées, est le modèle des coquettes et l'hypocrisie incarnée. D'autre part, Arsinoë, soi-disant amie de Célimène, désire Alceste et est jalouse de celle-ci. Dans l'extrait suivant, sa jalousie la transforme en hypocrite.

« (...) ARSINOË
(...) Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière ;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort ;
Qu'il prenait dans le monde une méchante face ;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse ;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée ;
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.
L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans. (...) »

Par la suite, elle va ajouter les calomnies à l'hypocrisie. Cette attitude correspond bien à ce que pensaient de la jalousie les dévots de l'époque de Molière : elle est une passion incontrôlable qui peut prendre entièrement possession d'une personne de sorte qu'elle devient capable des plus grands méfaits.

Extrait 4 : Le Misanthrope ou l'atrabilaire amoureux, Molière, Acte III, Scène VII, p.56-58

Dans l'extrait suivant, Arsinoe, voulant séduire Alceste, lui promet de lui prouver que Célimène le trompe.

« (...) ARSINOÉ

*Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour ;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour ;
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.*

ALCESTE

*Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie ?*

ARSINOÉ

*Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.*

ALCESTE

*C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.*

ARSINOÉ

*Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme ;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.*

ALCESTE

*Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs ;
Mais votre charité se serait bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.*

ARSINOÉ

*Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.*

ALCESTE

*Non. Mais sur ce sujet quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose ;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.*

ARSINOÉ

*Eh bien ! c'est assez dit ; et, sur cette matière,
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi ;
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler. (...)*»

Mais, les calomnies et les ruses n'aboutiront pas. Arsinoé sera humiliée par le refus d'Alceste de l'aimer. Il y a dans sa jalousie, plus d'amour-propre que de véritable amour.

Extrait 5 : Notre-Dame-de-Paris, Hugo, Livre 7, Chapitre VIII, t.2, p.54-56

Dans le Paris du XV^e, Esméralda, jeune gitane d'une très grande beauté, danse sur le parvis de Notre-Dame. Du haut de la cathédrale, Frollo, l'archidiacre, et Quasimodo, le sonneur de cloches, la contemplant et en tombent éperdument amoureux. Alors que Frollo fait enlever la jeune fille, Phoebus, le capitaine de la garde l'en empêche et gagne ainsi l'amour d'Esméralda. Mais, celui-ci n'aime pas la jeune fille. Alors qu'il veut passer une nuit de plaisir avec elle, Frollo, tourmenté par ses pulsions, lui propose d'assister à leurs ébats, en échange d'une somme d'argent.

« En parlant ainsi de sa voix la plus douce, il s'approchait extrêmement près de l'égyptienne, ses mains caressantes avaient repris leur poste autour de cette taille si fine et si souple, son œil s'allumait de plus en plus, et tout annonçait que monsieur Phœbus touchait évidemment à l'un de ces moments où Jupiter lui-même fait tant de sottises que le bon Homère est obligé d'appeler un nuage à son secours.

Dom Claude cependant voyait tout. La porte était faite de douves de poinçon toutes pourries, qui laissaient entre elles de larges passages à son regard d'oiseau de proie. Ce prêtre à peau brune et à larges épaules, jusque-là condamné à l'austère virginité du cloître, frissonnait et bouillait devant cette scène d'amour, de nuit et de volupté. La jeune et belle fille livrée en désordre à cet ardent jeune homme lui faisait couler du plomb fondu dans les veines. Il se passait en lui des mouvements extraordinaires. Son œil plongeait avec une jalousie lascive sous toutes ces épingles défaits. Qui eût pu voir en ce moment la figure du malheureux collée aux barreaux vermoulus eût cru voir une face de tigre regardant du fond d'une cage quelque chacal qui dévore une gazelle. Sa prunelle éclatait comme une chandelle à travers les fentes de la porte.

(...) Le capitaine, enivré, colla ses lèvres ardentes à ces belles épaules africaines. La jeune fille, les yeux perdus au plafond, renversée en arrière, frémissait toute palpitante sous ce baiser.

Tout à coup au-dessus de la tête de Phœbus elle vit une autre tête, une figure livide, verte, convulsive, avec un regard de damné. Près de cette figure il y avait une main qui tenait un poignard. C'était la figure et la main du prêtre. Il avait brisé la porte, et il était là. Phœbus ne pouvait le voir. La jeune fille resta immobile, glacée, muette, sous l'épouvantable apparition, comme une colombe qui lèverait la tête au moment où l'orfraie regarde dans son nid avec ses yeux ronds.

Elle ne put même pousser un cri. Elle vit le poignard s'abaisser sur Phœbus et se relever fumant. – Malédiction ! dit le capitaine, et il tomba.

Elle s'évanouit.

Au moment où ses yeux se fermaient, où tout sentiment se dispersait en elle, elle crut sentir s'imprimer sur ses lèvres un attouchement de feu, un baiser plus brûlant que le fer rouge du bourreau.

Quand elle reprit ses sens, elle était entourée de soldats du guet, on emportait le capitaine baigné dans son sang, le prêtre avait disparu, la fenêtre du fond de la chambre, qui donnait sur la rivière, était toute grande ouverte, on ramassait un manteau qu'on supposait appartenir à l'officier, et elle entendait dire autour d'elle : – C'est une sorcière qui a poignardé un capitaine. »

La souffrance d'aimer contre son devoir et la souffrance de ne pas être aimé par Esméralda entraînent, chez Frollo, une immense jalousie. Celle-ci le conduit ici à détruire l'être aimé, en le faisant accuser de meurtre.

2.1.3 La jalousie dans l'infidélité

La jalousie peut surgir lorsque l'être aimé éprouve des sentiments amoureux pour une tierce personne, sans qu'il y ait rupture dans le couple. Ce partage est alors invivable pour le jaloux.

Extrait 1 : Manon Lescaut, Abbé Prévost, p.35-36

Manon Lescaut conte les aventures d'un couple impossible, Manon Lescaut et le Chevalier des Grieux, dont la vie amoureuse est faite de trahisons et de séparations à répétition. Des Grieux comprend que, même si elle l'aime sincèrement, Manon est avide de plaisirs et ne peut s'accommoder d'un train de vie médiocre. Aussi, recourt-il à des moyens malhonnêtes pour la satisfaire. Mais, alors que les jeunes gens viennent d'être volés par leurs domestiques, Manon quitte une nouvelle fois le logis en laissant une lettre à son amant, dans laquelle elle lui explique qu'elle part refaire fortune auprès d'autres hommes : « *Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi pour quelque temps le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets ! je travaille pour rendre mon chevalier riche et heureux* » (p.35). A la lecture de cette lettre, le jeune homme laisse éclater sa douleur et sa jalousie.

« Je demeurai, après cette lecture, dans un état qui me serait difficile décrire, car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espèce de sentiment je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques, auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable : on ne saurait les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée ; et l'on a peine à se les bien démêler à soi-même, parce qu'étant seules de leur espèce, cela ne se lie à rien dans la mémoire, et ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant, de quelque nature que fussent les miens, il est certain qu'il devait y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie et de la honte. Heureux s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour !

Elle m'aime, je le veux croire ; mais ne faudrait-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me haïr ? Quels droits eût-on jamais sur un cœur que je n'aie pas sur le sien ? Que me reste-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié ? Cependant elle m'abandonne ! et l'ingrate se croit à couvert de mes reproches en me disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer ! Elle appréhende la faim : grand Dieu ! quelle grossièreté de sentiments, et que c'est répondre mal à ma délicatesse ! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle, en renonçant à ma fortune et aux douceurs de la maison de mon père ; moi, qui me suis retranché jusqu'au nécessaire pour satisfaire ses petites humeurs et ses caprices ! Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorais, ingrate, je sais bien de qui tu aurais pris des conseils ; tu ne m'aurais pas quitté du moins sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent de se séparer de ce qu'on adore. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement. »

Extrait 2 : Le Mariage de Figaro, Beaumarchais, Acte V, Scène 7, p.170-174

Le Mariage de Figaro pourrait être appelé *Le Bal des jaloux*, tant le nombre de jaloux et les types de jalousie y foisonnent. Le Comte Almaviva, grand seigneur féodal, tout puissant et orgueilleux, s'est marié avec Rosine (Cf. *Le Barbier de Séville*). Mais, très sensuel, en amour, il a besoin d'érotisme. Aussi, cherche-t-il à séduire Suzanne qui doit épouser Figaro, arguant un certain droit de cuissage. Mais, la Comtesse, fort jalouse, va tout faire pour l'en empêcher, car elle veut sauver son couple. Elle va même sous l'apparence de Suzanne au rendez-vous fixé avec le Comte.

« (...) Le Comte : Comment ! je ne pourrai faire un pas... (À la comtesse.) mais laissons cette bizarrerie ; elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

La Comtesse, imitant le parler de Suzanne : L'espérez-vous ?

Le Comte : Après ton ingénieux billet ! (Il lui prend la main.) Tu trembles ?

La Comtesse : J'ai eu peur.

Le Comte : Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. (Il la baise au front.)

La Comtesse : Des libertés !

Figaro, à part. : Coquine !

Suzanne, à part. : Charmante !

Le Comte prend la main de sa femme : Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle !

La Comtesse, à part. : Oh ! la prévention !

Le Comte : A-t-elle ce bras ferme et rondlet ? Ces jolis doigts pleins de grâce et d'espièglerie ?

La Comtesse, de la voix de Suzanne. : Ainsi l'amour ?...

Le Comte : L'amour... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire ; il m'amène à tes genoux.

La Comtesse : Vous ne l'aimez plus ?

Le Comte : Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable !

La Comtesse : Que vouliez-vous en elle ?

Le Comte, la caressant. : Ce que je trouve en toi, ma beauté...

La Comtesse : Mais dites donc.

Le Comte : ... Je ne sais : moins d'uniformité peut-être ; plus de piquant dans les manières ; un je ne sais quoi qui fait le charme ; quelquefois un refus, que sais-je ? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment ! (quand elles nous aiment.) Et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir, de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

La Comtesse, à part. : Ah ! quelle leçon !

Le Comte : En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession, par celui de la variété.

La Comtesse, piquée. : Donc elles doivent tout ?...

Le Comte, riant. : Et l'homme rien ? Changerons-nous la marche de la nature ? Notre tâche, à nous, fut de les obtenir ; la leur...

La Comtesse : La leur ?

Le Comte : Est de nous retenir : on l'oublie trop.

La Comtesse : Ce ne sera pas moi. (...) »

Extrait 3 : Le Misanthrope ou l'atrabilaire amoureux, Molière, Acte II, Scène I, p.23-26

Alceste s'inscrit bien dans la lignée des personnages moliéresques du jaloux, mais, contrairement aux autres (comme par exemple Arnolphe, Cf. 2.1.2), il est touchant et attire la sympathie par son honnêteté et sa personnalité. D'autre part, là où les barbons étaient prêts à se contenter du corps, puisque le cœur était pris, il veut s'emparer du cœur et de l'âme. Dans l'extrait suivant, bien que conscient des imperfections de sa bien-aimée, mais trop amoureux, Alceste laisse exploser sa jalousie en s'irritant contre la frivolité de celle-ci. En effet, voulant conserver son indépendance, Célimène distribue d'égaux faveurs à ses quatre prétendants : Alceste, Oronte, Acaste et Clitandre. Tous, certains de leurs sentiments et son l'amour sont prêts à l'épouser.

« (...) CÉLIMÈNE

*C'est pour me quereller donc, à ce que je vois,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?*

ALCESTE

*Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.*

CÉLIMÈNE

*Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et, lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?*

ALCESTE

*Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile et moins tendre.*

*Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités,
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasserait la cohue.*

*Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?*

CÉLIMÈNE

*Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage ;
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?*

ALCESTE

*Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.*

CÉLIMÈNE : *Mais de tout l'univers vous devenez jaloux ?*

ALCESTE : *C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.*

CÉLIMÈNE

*C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.*

ALCESTE

*Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie ?*

CÉLIMÈNE : *Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.*

ALCESTE : *Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé ?*

CÉLIMÈNE

*Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire. (...) »*

Alceste base ici son argumentation sur les faits et sur le bon sens. Il veut des certitudes. Il n'emploie ni ruses (comme Arnolphe), ni calomnies (comme Arsinoe), il ne fait qu'exprimer sa douleur et sa colère face au comportement frivole de sa bien-aimée. D'ailleurs, il n'aura pas le dessous, puisque Célimène sera démasquée à la fin de la pièce : une lettre révélera que le jaloux avait bel et bien raison de s'inquiéter.

2.1.4 La jalousie dans la déception

Dans ce cas, la jalousie est provoquée par le fait que l'être aimé éprouve des sentiments pour un tiers, alors qu'il semblait aimer le jaloux.

Extrait 1 : La Princesse de Clèves, Mme de Lafayette, p.53-54

Mme de Clèves aime le Duc de Nemours et se croit aimée en retour. Mais, la reine-dauphine entre en possession d'une lettre de galanterie soi-disant adressée à Nemours et la donne à lire à Mme de Clèves. Ce billet laisse supposer que Nemours a une liaison. La Princesse découvre la jalousie.

« Mme de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu : elle voyait seulement que M. de Nemours ne l'aimait pas comme elle avait pensé, et qu'il en aimait d'autres qu'il trompait comme elle. Quelle vue et quelle connaissance pour une personne de son humeur, qui avait une passion violente, qui venait d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeait indigne, et à un autre qu'elle maltraitait pour l'amour de lui ! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive : il lui semblait que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce qui s'était passé dans cette journée, et que si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimait, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre. Mais elle se trompait elle-même ; et ce mal, qu'elle trouvait si insupportable, était la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyait par cette lettre que M. de Nemours avait une galanterie depuis longtemps. Elle trouvait que celle qui avait écrit la lettre avait de l'esprit et du mérite : elle lui paraissait digne d'être aimée ; elle lui trouvait plus de courage qu'elle ne s'en trouvait à elle-même, et elle enviait la force qu'elle avait eue de cacher ses sentiments à M. de Nemours. Elle voyait, par la fin de la lettre, que cette personne se croyait aimée : elle pensait que la discrétion que ce prince lui avait fait paraître, et dont elle avait été si touchée, n'était peut-être que l'effet de la passion qu'il avait pour cette autre personne à qui il craignait de déplaire. Enfin elle pensait tout ce qui pouvait augmenter son affliction et son désespoir.

Quels retours ne fit-elle point sur elle-même ! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avait donnés ! Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtre à se séparer du commerce du monde, malgré M. de Clèves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avait eue de lui avouer l'inclination qu'elle avait pour M. de Nemours ! Elle trouvait qu'elle aurait mieux fait de la découvrir à un mari dont elle connaissait la bonté, et qui aurait eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en était indigne, qui la trompait, qui la sacrifiait peut-être, et qui ne pensait à être aimé d'elle que par un sentiment d'orgueil et de vanité ; enfin elle trouva que tous les maux qui lui pouvaient arriver et toutes les extrémités où elle se pouvait porter, étaient moindres que d'avoir laissé voir à M. de Nemours qu'elle l'aimait, et de connaître qu'il en aimait une autre. Tout ce qui la consolait était de penser au moins qu'après cette connaissance elle n'avait plus rien à craindre d'elle-même, et qu'elle serait entièrement guérie de l'inclination qu'elle avait pour ce prince. »

Par la suite, M. de Nemours prouve à la Princesse qu'il n'est pas compromis dans cette aventure sentimentale et parvient à dissiper sa jalousie.

Extrait 2 : Les Liaisons dangereuses, Choderlos de Laclos, Lettre CXXXV, p.233-234

La Marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont sont deux libertins (Voir [Clin d'œil N°3](#)). Anciens amants, ils sont restés amis et complices de libertinage. La Marquise veut se venger d'un ancien amant, le Comte de Gercourt, qui va épouser Cécile de Volanges. Celui-ci avait eu l'indélicatesse de la quitter avant qu'elle-même se fût lassée de lui. Elle demande alors au Vicomte de séduire cette toute jeune fille très naïve, ce qu'il fera. Dans le même temps, celui-ci entreprend de conquérir la Présidente de Tourvel, une femme mariée et très vertueuse, qui finira par céder à ses avances. Afin de prouver à sa complice, Mme de Merteuil, qu'il n'est point amoureux de sa victime, il passe la soirée avec une jeune

prostituée, Emilie. Mais, à la sortie de l'opéra, il est surpris par Mme de Tourvel. Accablée par cette trahison, elle cède à la jalousie.

« La Présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde

J'essaie de vous écrire, sans savoir encore si je le pourrai. Ah ! Dieu, quand je songe qu'à ma dernière lettre c'était l'excès de mon bonheur qui m'empêchait de la continuer ! C'est celui de mon désespoir qui m'accable à présent ; qui ne me laisse de force que pour sentir mes douleurs, et m'ôte celle de les exprimer.

Valmont... Valmont ne m'aime plus, il ne m'a jamais aimée. L'amour ne s'en va pas ainsi. Il me trompe, il me trahit, il m'outrage. Tout ce qu'on peut réunir d'infortunes, d'humiliations, je les éprouve, et c'est de lui qu'elles me viennent. Et ne croyez pas que ce soit un simple soupçon : j'étais si loin d'en avoir ! Je n'ai pas le bonheur de pouvoir douter. Je l'ai vu : que pourrait-il me dire pour se justifier ?... Mais que lui importe ! il ne le tentera seulement pas...

Malheureuse ! que lui feront tes reproches et tes larmes ? c'est bien de toi qu'il s'occupe !...

Il est donc vrai qu'il m'a sacrifiée, livrée même... et à qui ?... une vile créature... Mais que dis-je ? Ah ! j'ai perdu jusqu'au droit de la mépriser. Elle a trahi moins de devoirs, elle est moins coupable que moi. Oh ! que la peine est douloureuse, quand elle s'appuie sur le remords ! Je sens mes tourments qui redoublent. Adieu, ma chère amie ; quelque indigne que je me sois rendue de votre pitié, vous en aurez cependant pour moi, si vous pouvez vous former l'idée de ce que je souffre.

Je viens de relire ma lettre, et je m'aperçois qu'elle ne peut vous instruire de rien ; je vais donc tâcher d'avoir le courage de vous raconter ce cruel événement. C'était hier ; je devais pour la première fois depuis mon retour, souper hors de chez moi. Valmont vint me voir à cinq heures ; jamais il ne m'avait paru si tendre. Il me fit connaître que mon projet de sortir le contrariait, et vous jugez que j'eus bientôt celui de rester chez moi. Cependant, deux heures après, et tout à coup, son air et son ton changèrent sensiblement. Je ne sais s'il me sera échappé quelque chose qui aura pu lui déplaire ; quoi qu'il en soit, peu de temps après, il prétendit se rappeler une affaire qui l'obligeait de me quitter, et il s'en alla : ce ne fut pourtant pas sans m'avoir témoigné des regrets très vifs, qui me parurent tendres, et qu'alors je crus sincères.

Rendue à moi-même, je jugeai plus convenable de ne pas me dispenser de mes premiers engagements, puisque j'étais libre de les remplir. Je finis ma toilette et montai en voiture. Malheureusement mon cocher me fit passer devant l'Opéra, et je me trouvai dans l'embarras de la sortie ; j'aperçus à quatre pas devant moi, et dans la file à côté de la mienne, la voiture de Valmont. Le cœur me battit aussitôt, mais ce n'était pas de crainte ; et la seule idée qui m'occupait était le désir que ma voiture avançât. Au lieu de cela, ce fut la sienne qui fut forcée de reculer et qui se trouva à côté de la mienne. Je m'avançai sur-le-champ : quel fut mon étonnement de trouver à ses côtés une fille, bien connue pour telle ! Je me retirai, comme vous pouvez penser, et c'en était déjà bien assez pour navrer mon cœur : mais ce que vous aurez peine à croire c'est que cette même fille, apparemment instruite par une odieuse confidence, n'a pas quitté la portière de la voiture, ni cessé de me regarder, avec des éclats de rire à faire scène.

Dans l'anéantissement où j'en fus, je me laissai pourtant conduire dans la maison où je devais souper : mais il me fut impossible d'y rester ; je me sentais à chaque instant, prête à m'évanouir, et surtout je ne pouvais retenir mes larmes.

En rentrant, j'écrivis à M. de Valmont, et lui envoyai ma lettre aussitôt ; il n'était pas chez lui. Voulant à quelque prix que ce fût, sortir de cet état de mort, ou le confirmer à jamais, je renvoyai avec ordre de l'attendre : mais avant minuit mon domestique revint en me disant que le cocher, qui était de retour, lui avait dit que son maître ne rentrerait pas de la nuit. J'ai cru ce matin n'avoir plus autre chose à faire qu'à lui redemander mes lettres et le prier de ne plus revenir chez moi. J'ai en effet donné des ordres en conséquence ; mais, sans doute, ils étaient inutiles. Il est près de midi ; il ne s'est point encore présenté, et je n'ai pas même reçu un mot de lui. À présent, ma chère amie, je n'ai plus rien à ajouter : vous voilà instruite, et vous connaissez mon cœur. Mon seul espoir est de n'avoir pas longtemps encore à affliger votre sensible amitié. »

2.1.5 La jalousie dans l'abandon

Lorsque dans un couple, l'un des partenaires abandonne l'autre pour une tierce personne, la jalousie qui en découle est la forme la plus dangereuse de ce type d'émotion, car elle conduit le plus souvent au meurtre. En effet, au sentiment d'abandon se mêle encore celui

de possessivité : le jaloux aime toujours son partenaire malgré la séparation. C'est le plus souvent sur la tierce personne que se reportent les sentiments négatifs provoqués par la jalousie.

Extrait 1 : *Andromaque, Acte IV, Scène 5, Racine, p.58-59*

Andromaque pourrait être résumée de la façon suivante : Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus qui aime Andromaque qui ne l'aime pas. Rappelons l'histoire : Andromaque, veuve d'Hector et captive de Pyrrhus dont le père a tué Hector, tente de protéger son fils Astyanax, dernier descendant d'un sang illustre. Pyrrhus promet de sauver celui-ci si Andromaque consent à l'épouser. Cette dernière finit par céder au chantage, résolue toutefois à se donner la mort après le mariage, pour rester fidèle à la mémoire de son mari. Hermione devait épouser Pyrrhus, son héros qu'elle idéalise, aussi est-elle humiliée par son dédain et sa félonie. Dans l'extrait suivant, elle se montre débordante d'amour et de jalousie en faisant de violents reproches à Pyrrhus. Devant le cynisme et la muflerie de celui-ci, son désespoir d'amour se transforme en une violence absolue.

« HERMIONE

*Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait fidèle ?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens ; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
Vous ne répondez point ? Perfide, je le vois :
Tu comptes les moments que tu perds avec moi !
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux ;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ;
Va profaner des dieux la majesté sacrée :
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne ;
Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione. »*

Chez Hermione, l'amour est intimement lié à l'amour-propre. C'est ce qui entraîne non seulement de la jalousie, mais de la haine qui la conduit à manipuler Oreste pour qu'il tue

Pyrrhus. Elle fait partie de ces femmes qui haïssent celui qui les trahit ou veut les trahir, qui font tuer ou qui veulent faire tuer par jalousie.

Extrait 2 : Andromaque, Acte V, Scène 1, Racine, p.58-59

Dans un long monologue qui traduit son conflit intérieur, Hermione exprime toute sa jalousie. Au début, elle est envahie par la passion qu'elle peine à réfréner, puis se laisse aller à la colère et à la rage

« *Hermione.*
 Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
 Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
 Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
 Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
 Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée :
 Sans pitié, sans douleur au moins étudiée !
 L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment ?
 En ai-je pu tirer un seul gémissement ?
 Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
 Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
 Et je le plains encore ! Et pour comble d'ennui,
 Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !
 Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
 Et, prête à me venger, je lui fais déjà grâce !
 Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
 Qu'il périsse ! aussi bien il ne vit pas pour nous.
 Le perfide triomphe et se rit de ma rage :
 Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
 Il croit que, toujours faible, et d'un cœur incertain,
 Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
 Il juge encor de moi par mes bontés passées.
 Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
 Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
 Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
 Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
 Qu'il meure, puisque enfin il a dû le prévoir,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
 À le vouloir ? Eh quoi ! c'est donc moi qui l'ordonne ?
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
 Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
 Avec tant de plaisir redire les exploits
 À qui même en secret je m'étais destinée
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée ;
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
 Que pour venir si loin préparer son trépas,
 L'assassiner, le perdre ? Ah ! devant qu'il expire... »

Sa jalousie va l'amener à sa perte et celle de son entourage. En effet, sitôt Pyrrhus tué par Oreste, elle lui reproche son acte et court se tuer sur le cadavre de son bien-aimé. Oreste sombre dans la folie.

Extrait 3 : Hernani, Acte V, Scène 1, Racine, p.44-46

Dans *Hernani*, Don Gomez est le modèle du vieux mari jaloux, hérité de la tradition comique. Le soir de ses noces, il donne à Dona Sol la tirade du mari jaloux :

« (...) DON RUY GOMEZ, se levant et allant à elle.
Écoute, on n'est pas maître
De soi-même, amoureux comme je suis de toi,
Et vieux. On est jaloux, on est méchant ! Pourquoi ?
Parce que l'on est vieux. Parce que beauté, grâce,
Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace.
Parce qu'on est jaloux des autres, et honteux
De soi. Dérision ! que cet amour boiteux
Qui nous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme ! –
Quand passe un jeune pâtre, – oui, c'en est là ! – souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui, dans son pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : Ô mes tours écroulées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais !
Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre et toutes mes ruines
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt me verront,
Pour sa chaumière neuve, et pour son jeune front !... –
Car ses cheveux sont noirs ; car son œil reluit comme
Le tien. Tu peux le voir et dire : Ce jeune homme !
Et puis, penser à moi qui suis vieux. – Je le sais ! Pourtant, j'ai nom
Silva, mais ce n'est plus assez.
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime !
Le tout, pour être jeune et beau comme toi-même !
Mais à quoi vais-je ici rêver ? moi, jeune et beau !
Qui te dois de si loin devancer au tombeau !
DONA SOL : Qui sait ?
DON RUY GOMEZ
Mais, va, crois-moi, ces cavaliers frivoles
N'ont pas d'amour si grand qu'il ne s'use en paroles.
Qu'une fille aime et croie un de ces jouvenceaux,
Elle en meurt ; il en rit. Tous ces jeunes oiseaux,
À l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle, et, moins beaux, sont meilleurs.
Nous aimons bien. Nos pas sont lourds ? nos yeux arides ?
Nos fronts ridés ? au cœur on n'a jamais de rides.
Hélas ! quand un vieillard aime, il faut l'épargner ;
Le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner.
Ah ! je t'aime en époux, en père ! et puis encore
De cent autres façons, comme on aime l'aurore,
Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieus !
De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
Ton front pur, le beau feu de ta douce prunelle.
Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle.
DONA SOL
Hélas ! (...) »

C'est à ce moment-là qu'Hernani, déguisé en pèlerin, se réfugie chez Don Gomez. Mais, le roi vient le réclamer. Bien que fou de jalousie, Don Gomez est respectueux des lois de l'hospitalité et refuse de livrer Hernani. Ce dernier offre sa vie à Don Gomez pour aller délivrer Dona Sol enlevée par le roi. Finalement, Dona Sol abandonne Don Gomez pour épouser Hernani, qui n'est autre que Louis D'Aragon. A peine les noces sont-elles célébrées que Don Gomez, ivre de jalousie, vient rappeler à Hernani la promesse qu'il lui avait faite et lui présente une fiole de poison. Dona Sol apparaît. Elle supplie Don Ruy Gomez qui ne veut rien entendre. Elle arrache la fiole de poison que le duc a donné à Hernani et en boit la moitié. Hernani achève la fiole et les deux amants meurent dans les bras l'un de l'autre. Don Ruy Gomez se poignarde sur leurs cadavres.

2.1.6 La jalousie d'orgueil

L'orgueilleux veut toujours être à la première place. Il a un ego surdimensionné et ne se remet jamais en question. Il ne supporte pas la contradiction. Il pense que pour s'imposer et se valoriser, il faut dominer l'autre en le rabaisant, voire en l'écrasant. Mais, si l'autre vient à le surpasser, sa jalousie est alors sans bornes.

Extrait : Les Liaisons dangereuses, Choderlos de Laclos, Lettre , p.231-233

Dans *Les Liaisons dangereuses*, l'intelligence redoutable des deux libertins que sont Mme de Merteuil et le Vicomte de Valmont est au service de leur jalousie amoureuse. Mais celle-ci, qui est à la fois leur arme et leur faiblesse, est surtout une jalousie d'orgueil. Aucun de deux complices ne supporte de devoir reconnaître la supériorité de l'autre dans le libertinage. En effet, le duc de Valmont est finalement pris à son propre piège et tombe réellement amoureux de Mme de Tourvel. Mme de Merteuil, poussée par une jalousie profonde, mais surtout blessée dans son amour-propre, le force à rompre cruellement avec celle-ci. Elle désapprouve cet amour contraire au principe du libertinage.

« (...) Or est-il vrai, vicomte, que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à Mme de Tourvel ? C'est de l'amour, ou il n'en exista jamais : vous le niez bien de cent façons, mais vous le prouvez de mille. Qu'est-ce par exemple, que ce subterfuge dont vous vous servez vis-à-vis de vous-même (car je vous crois sincère avec moi), qui vous fait rapporter à l'envie d'observer le désir que vous ne pouvez ni cacher, ni combattre, de garder cette femme ? Ne dirait-on pas que jamais vous n'en avez rendu une autre heureuse, parfaitement heureuse ? Ah ! si vous en doutez, vous avez bien peu de mémoire ! Mais non, ce n'est pas cela. Tout simplement votre cœur abuse votre esprit et le fait se payer de mauvaises raisons ; mais moi, qui ai un grand intérêt à ne pas m'y tromper, je ne suis pas si facile à contenter.

C'est ainsi qu'en remarquant votre politesse, qui vous a fait supprimer soigneusement tous les mots que vous vous êtes imaginé m'avoir déplu, j'ai vu cependant que peut-être sans vous en apercevoir, vous n'en conserviez pas moins les mêmes idées. En effet, ce n'est plus l'adorable, la céleste Mme de Tourvel, mais c'est une femme étonnante, une femme délicate et sensible, et cela à l'exclusion de toutes les autres ; une femme rare enfin et telle qu'on n'en rencontrerait pas une seconde. Il en est de même de ce charme inconnu qui n'est pas le plus fort. Eh bien ! soit : mais puisque vous ne l'aviez jamais trouvé jusque-là, il est bien à croire que vous ne la trouveriez pas davantage à l'avenir, et la perte que vous feriez n'en serait pas moins irréparable. Ou ce sont là, vicomte, des symptômes assurés d'amour, ou il faut renoncer à en trouver aucun.

Soyez assuré que pour cette fois, je vous parle sans humeur. Je me suis promis de n'en plus prendre ; j'ai trop bien reconnu qu'elle pouvait revenir un piège dangereux. Croyez-moi, ne soyons qu'amis et restons-en là. Sachez-moi gré seulement de mon courage à me défendre ; oui, de mon courage, car il en faut quelquefois, même pour ne pas prendre un parti qu'on sent être mauvais.

Ce n'est donc plus que pour vous ramener à mon avis par persuasion que je vais répondre à la demande que vous me faites sur les sacrifices que j'exigerais et que vous ne pourriez pas faire. Je me sers à dessein de ce mot exiger, parce que je suis bien sûre que, dans un moment, vous m'allez en effet trouver trop exigeante : mais tant mieux ! Loin de me fâcher de vos refus, je vous en remercie. Tenez, ce n'est pas avec vous que je veux dissimuler, j'en ai peut-être besoin.

J'exigerais donc, voyez la cruauté ! que cette rare, cette étonnante Mme de Tourvel ne fût plus pour vous qu'une femme ordinaire, une femme telle qu'elle est seulement : car il ne faut pas s'y tromper, ce charme qu'on croit trouver chez les autres, c'est en nous qu'il existe, et c'est l'amour seul qui embellit tant l'objet aimé. Ce que je vous demande là, tout impossible que cela soit, vous feriez peut-être bien l'effort de me le promettre, de me le jurer même ; mais, je l'avoue, je n'en croirais pas de vains discours. Je ne pourrais être persuadée que par l'ensemble de votre conduite. (...) »

Par orgueil, le duc accepte de mettre fin à sa relation avec la Présidente et laisse Mme de Merteuil rédiger elle-même la lettre de rupture. Sous le coup de la douleur, Mme de Tourvel court se réfugier au couvent et sombre dans le délire. Triomphante, Mme de Merteuil raille son complice, car, en l'éprouvant, elle a su montrer son pouvoir sur lui. Mais, afin de faire souffrir un peu plus cet homme qui, finalement, est le seul qu'elle n'ait jamais aimé, elle prend Danceny pour amant. Elle veut non seulement garder un ascendant sur Valmont, mais elle enrage de voir qu'il ne lui porte plus qu'un intérêt mineur et qu'il ne la considère plus que comme une simple associée de plaisir. C'est alors la guerre déclarée entre les deux complices qui se lancent dans une autodestruction. Celle-ci s'achève avec la mort de Valmont tué en duel par le chevalier Danceny, jeune amant de Cécile, la rentrée de Cécile au couvent, la mort de Mme de Tourvel ayant appris la mort de Valmont et la fuite, loin de Paris, de Mme de Merteuil, déshonorée et défigurée par la petite vérole.

2.1.7 La jalousie provoquée

Parfois, l'un de membres du couple essaie de rendre son partenaire jaloux, soit pour rallumer la flamme de son partenaire, soit pour se venger de ses soupçons. Alors, il entretient consciemment des ambiguïtés sur ses sentiments ou sur l'existence de son couple en faisant croire qu'il aime ailleurs.

Extrait : Le Misanthrope ou l'atrabilaire amoureux, Molière, Acte IV, Scène 3, p.65-70

Dans l'extrait suivant, Alceste laisse éclater sa colère, car il vient de découvrir l'infidélité de Célimène dans une lettre que lui a remise Arsinoë. Se sentant trahi, il jure de se venger. Mais, Célimène se défile, joue le dédain et refuse le dialogue. Elle le laisse se débattre seul dans son problème de billet et lui fait exprès mal en le laissant croire que ce billet est pour Oronte. Elle fait exprès d'entretenir le soupçon d'Alceste, pour le faire enrager, car il est trop jaloux à son goût.

« (...) CÉLIMÈNE : De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE

Ah ! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre !

Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.

Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits ;

Ce billet découvert suffit pour vous confondre,

Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE : *Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?*

ALCESTE : *Vous ne rougissez pas en voyant, cet écrit !*

CÉLIMÈNE : *Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?*

ALCESTE

*Quoi ! vous joignez ici l'audace à l'artifice !
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing ?*

CÉLIMÈNE : *Pourquoi désavouer un billet de ma main ?*

ALCESTE

*Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse !*

CÉLIMÈNE : *Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.*

ALCESTE

*Quoi ! vous bravez ainsi ce témoin convaincant !
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?*

(...) CÉLIMÈNE

*Non, il est pour Oronte ; et je veux qu'on le croie
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.*

ALCESTE, à part.

*Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé,
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité !
Quoi ! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle !
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'objet ingrat dont il est trop épris !
À Célimène.*

*Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
À vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.*

CÉLIMÈNE

*Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien-savoir qui pourrait me contraindre
À descendre pour vous aux bassesses de feindre ;
Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité.*

*Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance,
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime ;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux ;*

*L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
À ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encore pour vous quelque bonté ;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.*

ALCESTE

*Ah ! traîtresse ! mon faible est étrange pour vous ;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux ;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
À votre foi mon âme est tout abandonnée ;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.(...) »*

Finalement, en attisant sciemment la jalousie d'Alceste, Célimène finit par obtenir de lui une véritable déclaration d'amour et une demande en mariage.

2.1.8 La jalousie dépassée

La jalousie peut être dépassée : ou bien elle s'évanouit d'elle-même (Cf. Un amour de Swann, Les Confessions) ; ou bien elle est surmontée par une volonté de puissance qui s'exerce sur soi (Cf. L'illusion comique).

Extrait 1 : Un amour de Swann, in « Du côté de chez Swann », Proust, p.297-298 et 301

Dans la jalousie-suggestion, nous avons vu que le jaloux peut s'acharner dans une quête éperdue de la vérité. C'est le cas de Swann dont la jalousie a fini par s'épuiser faute d'aliments pour se nourrir. La vérité a éteint la jalousie. Swann a fini par épouser Odette.

« Jadis ayant souvent pensé avec terreur qu'un jour il cesserait d'être épris d'Odette, il s'était promis d'être vigilant, et dès qu'il sentirait que son amour commencerait à le quitter, de s'accrocher à lui, de le retenir. Mais voici qu'à l'affaiblissement de son amour correspondait simultanément un affaiblissement du désir de rester amoureux. Car on ne peut pas changer, c'est-à-dire devenir une autre personne, tout en continuant à obéir aux sentiments de celle qu'on n'est plus. Parfois le nom aperçu dans un journal, d'un des hommes qu'il supposait avoir pu être les amants d'Odette, lui redonnait de la jalousie. Mais elle était bien légère et comme elle lui prouvait qu'il n'était pas encore complètement sorti de ce temps où il avait tant souffert – mais aussi où il avait connu une manière de sentir si voluptueuse, – et que les hasards de la route lui permettraient peut-être d'en apercevoir encore furtivement et de loin les beautés, cette jalousie lui procurait plutôt une excitation agréable (...) Même, comme ce voyageur s'il se réveille seulement en France, quand Swann ramassa par hasard près de lui la preuve que Forcheville avait été l'amant d'Odette, il s'aperçut qu'il n'en ressentait aucune douleur, que l'amour était loin maintenant et regretta de n'avoir pas été averti du moment où il le quittait pour toujours. Et de même qu'avant d'embrasser Odette pour la première fois il avait recherché à imprimer dans sa mémoire le visage qu'elle avait eu si longtemps pour lui et qu'allait transformer le souvenir de ce baiser, de même il eût voulu, en pensée au moins, avoir pu faire ses adieux, pendant qu'elle existait encore, à cette Odette lui inspirant de l'amour, de la jalousie, à cette Odette lui causant des souffrances et que maintenant il ne reverrait jamais. Il se trompait. Il devait la revoir une fois encore, quelques semaines plus tard. Il devait la revoir une fois encore, quelques semaines plus tard. Ce fut en dormant, dans le crépuscule d'un rêve.

(...) Et avec cette muflerie intermittente qui reparaisait chez lui dès qu'il n'était plus malheureux et que baissait du même coup le niveau de sa moralité, il s'écria en lui-même : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »

Extrait 2 : Les Confessions, Rousseau, p.204-207

Dans *Les Confessions* (Voir [Le saviez-vous N°4](#)), Rousseau explique qu'il fut, pendant quatre ans, l'amant de Mme de Warens, qu'il appelait « Maman », bien qu'elle soit déjà la maîtresse de son valet de chambre, avec lequel il s'entendait très bien. Mais, pendant un séjour à Montpellier, il a une aventure avec Mme de Larnage. Alors qu'il rentre auprès de Mme de Warens, dans l'état d'esprit du coupable pénitent, renversement de la situation, il se retrouve le trompé. Wintzenreid est son nouveau rival. Un lent processus de séparation se met en place.

« Je monte, je la vois enfin, cette chère Maman, si tendrement, si vivement, si purement aimée ; j'accours, je m'élançai à ses pieds. « Ah ! te voilà, petit, me dit-elle en m'embrassant ; as-tu fait bon voyage ? comment te portes-tu ? » Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avait pas reçu ma lettre. Elle me dit que oui. « J'aurais cru que non », lui dis-je, et l'éclaircissement finit là. Un jeune homme était avec elle. Je le connaissais pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ ; mais cette fois il y paraissait établi ; il l'était. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme était du pays de Vaud ; son père, appelé Vintzenried, était concierge ou soi-disant capitaine du château de Chillon. (...) On a dû connaître mon cœur, ses sentiments plus constants, les plus vrais, ceux qui me ramenaient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt et plein bouleversement dans tout mon être ! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étais peint. Toutes les douces idées que je caressais si affectueusement disparurent, et moi, qui depuis mon enfance ne savais voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la première fois.

(...) J'étais si bête et ma confiance était si pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardais comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman qui rapprochait tout le monde d'elle, je ne me serais pas avisé d'en soupçonner la véritable cause si elle ne me l'eût dit elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant à elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, et m'alléguant mes fréquentes absences, comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vides. « Ah ! Maman, lui dis-je, le cœur serré de douleur, qu'osez-vous m'apprendre ! Quel prix d'un attachement pareil au mien ! Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie que pour m'ôter tout ce qui me la rendait chère ? J'en mourrai, mais vous me regretterez. » Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étais un enfant, qu'on ne mourait point de ces choses-là ; que je ne perdrais rien ; que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens ; que son tendre attachement pour moi ne pouvait ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuraient les mêmes, et qu'en les partageant avec un autre, je n'en étais pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentiments pour elle, jamais la sincérité, l'honnêteté de mon âme ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrents de larmes. « Non, Maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chère pour la partager ; les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour ; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations, soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman ! que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissé-je périr mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime ! »

(...) Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine et d'envie contre celui qui m'avait supplanté. Je voulus, au contraire, et je voulus sincèrement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il était possible, et faire en un mot pour lui tout ce qu'Anet avait fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquait entre les personnes. (...) Enfin, tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison, et moi rien. Comme, lorsque j'avais le malheur de lui déplaire, c'était Maman et non pas moi qu'il grondait, la

crainte de l'exposer à ses brutalités me rendait docile à tout ce qu'il désirait, et chaque fois qu'il fendait du bois, emploi qu'il remplissait avec une fierté sans égale, il fallait que je fusse là spectateur oisif et tranquille admirateur de sa prouesse. (...) À la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme de chambre vieille, rousse, édentée, dont Maman avait la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fit mal au cœur. Je m'aperçus de ce nouveau ménage, et j'en fus outré d'indignation : mais je m'aperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, et qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'était passé jusqu'alors ; ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étais imposée et qu'elle avait fait semblant d'approuver est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qui en résulte pour

elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. (...) Dès lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchait plus avec moi que quand elle avait à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étaient bien ensemble, j'entrais peu dans ses confidences. Enfin elle prenait peu à peu une manière d'être dont je ne faisais plus partie. (...) Cette vie me devint bientôt tout à fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle et l'éloignement de cœur d'une femme qui m'était si chère irritaient ma douleur, et qu'en cessant de la voir je m'en sentirais moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je le lui dis, et, loin de s'y opposer, elle le favorisa. »

Ainsi, dépité et jaloux, Jean-Jacques n'accable-t-il jamais Mme de Warrens. Il finit par la quitter sans esclandre. Il mettra plusieurs années avant de parvenir à couper le cordon avec elle. Elle restera un beau souvenir qui a marqué sa vie.

Extrait 3 : L'illusion comique, Acte III, Scène 6, p.40

Dans cette pièce, l'intrigue est faite de rebondissements successifs : jalousie, emprisonnement et évasion. Rappelons l'histoire : Isabelle, fille de Géronte, est aimée de Clindor. Mais, sa servante, Lyse, est secrètement amoureuse de celui-ci, qu'elle croit être un simple valet. Clindor lui a révélé que, bien qu'engagé auprès d'Isabelle, il n'était pas indifférent à ses charmes et qu'il s'accommoderait bien simultanément d'une épouse et d'une maîtresse, la seconde n'étant pas la plus à plaindre.

Dans un long monologue, Lyse laisse éclater sa colère et sa jalousie. Pour elle, Clindor est un ingrat, car l'amour qu'elle éprouve pour lui est disproportionné, au regard de ce qu'il lui offre.

« (...) LYSE

L'ingrat ! Il trouve enfin mon visage charmant,

Et pour se divertir il contrefait l'amant !

Qui néglige mes feux m'aime par raillerie,

Me prend pour le jouet de sa galanterie,

Et par un libre aveu de me voler sa foi,

Me jure qu'il m'adore, et ne veut point de moi.

Aime en tous lieux, perfide, et partage ton âme ;

Choisis qui tu voudras pour maîtresse ou pour femme ;

Donne à tes intérêts à ménager tes vœux ;

Mais ne crois plus tromper aucune de nous deux.

Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,

Et je vaud mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.

J'ai raillé comme toi, mais c'était seulement

Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.

Qu'eût produit son éclat, que de la défiance ?

Qui cache sa colère assure sa vengeance ;

Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux

Ce piège où tu vas choir, et bientôt, à mes yeux.

*Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable ?
Pour chercher sa fortune est-on si punissable ?
Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant :
Au siècle où nous vivons, qui n'en ferait autant ?
Oublions des mépris où par force il s'excite,
Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite.
S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,
Et si je l'aime encor, je le dois épargner.
Dieux ! à quoi me réduit ma folle inquiétude,
De vouloir faire grâce à tant d'ingratitude ?
Digne soif de vengeance, à quoi m'exposez-vous,
De laisser affaiblir un si juste courroux ?
Il m'aime, et de mes yeux je m'en vois méprisée !
Je l'aime, et ne lui sers que d'objet de risée !
Silence, amour, silence : il est temps de punir ;
J'en ai donné ma foi : laisse-moi la tenir.
Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fais céder tes douceurs à celles de la haine :
Il est temps qu'en mon cœur elle règne à son tour,
Et l'amour outragé ne doit plus être amour. (...)*»

Aussi, Lyse décide-t-elle de se venger en révélant àAdraste, amoureux éconduit d'Isabelle, qu'il a un rival indigne de lui et en lui donnant les moyens de le surprendre. Mais, alors qu'elle voulait seulement le faire rosser, Clindor est mis en prison et attend d'être exécuté pour avoir, en se défendant, tué son rival. Devant cette situation qu'elle n'a pas voulue, l'amour que le dépit avait éteint renaît en elle. Elle décide de sauver la vie de l'homme qu'elle aime et de le faire s'enfuir avec Isabelle. Elle consent ainsi à favoriser leur union. Si elle sacrifie son propre bonheur, elle se donne la satisfaction de décider de celui des deux jeunes gens, d'être la maîtresse de leurs destinées. Pour s'octroyer ce plaisir, elle accepte de payer le prix fort : épouser le frère du geôlier.

Extrait 4 : L'illusion comique, Acte IV, Scène 2, p.51-56

Dans l'extrait suivant, Lyse, qui a déjà pris sa décision, laisse exprimer sa jalousie en différant sans cesse le dénouement heureux. Elle se livre à une sorte de sadisme qui consiste à prolonger le désarroi et les souffrances d'Isabelle. C'est qu'en fait, elle est toujours amoureuse de Clindor. Mais, elle réussit à surmonter sa jalousie ; elle s'affirme comme un être fort pour renoncer et sacrifier son amour pour la libération et le bonheur de l'être aimé.

« (...) ISABELLE

Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte.

Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte :

Ici je vis Clindor pour la dernière fois ;

Ce lieu me redit mieux les accents de sa voix,

Et remet plus avant en mon âme éperdue

L'aimable souvenir d'une si chère vue.

LYSE : Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis !

ISABELLE : Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis ?

LYSE

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,

L'un doit mourir demain, l'autre est déjà sans vie :

Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,

Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE : *De quel front oses-tu me tenir ces paroles ?*

LYSE

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles ?

Pensez-vous, pour pleurer et ternir vos appas,

Rappeler votre amant des portes du trépas ?

Songez plutôt à faire une illustre conquête ;

Je sais pour vos liens une âme toute prête,

Un homme incomparable.

ISABELLE : *Ôte-toi de mes yeux.*

LYSE : *Le meilleur jugement ne choisirait pas mieux.*

ISABELLE : *Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie ?*

LYSE : *Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie ?*

ISABELLE : *D'où te vient cette joie ainsi hors de saison ?*

LYSE : *Quand je vous l'aurai dit, jugez si j'ai raison.*

ISABELLE : *Ah ! Ne me conte rien.*

LYSE : *Mais l'affaire vous touche.*

ISABELLE : *Parle-moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.*

LYSE

Ma belle humeur, qui rit au milieu des malheurs,

Fait plus en un moment qu'un siècle de vos pleurs :

Elle a sauvé Clindor.

ISABELLE : *Sauvé Clindor ?*

LYSE

Lui-même :

Jugez après cela comme quoi je vous aime.

ISABELLE : *Eh ! De grâce, où faut-il que je l'aille trouver ?*

LYSE : *Je n'ai que commencé : c'est à vous d'achever.*

ISABELLE : *Ah ! Lyse !*

LYSE : *Tout de bon, seriez-vous pour le suivre ?*

ISABELLE

Si je suivrais celui sans qui je ne puis vivre ?

Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,

Je l'accompagnerai jusque dans les enfers.

Va, ne demande plus si je suivrais sa fuite.

LYSE

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,

Écoutez où j'en suis, et secondez mes coups :

Si votre amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous.

La prison est tout proche.

ISABELLE : *Eh bien ?*

(...) ISABELLE : *Que tu me rends heureuse !*

LYSE

Ajoutez-y, de grâce,

Qu'accepter un mari pour qui je suis de glace,

C'est me sacrifier à vos contentements (...) »

2.2. Les jalousies non amoureuses

2.2.1. La jalousie fraternelle

Etre frères et sœurs n'implique pas de s'aimer. Si la jalousie et la rivalité vont en général de pair avec la complicité et l'amour fraternel, il existe cependant, dans la littérature, de nombreux exemples de jalousie entre frères et sœurs qui ont évolué en haine.

Extrait 1 : Pierre et Jean, Maupassant, p.13-14

Le roman débute par une partie de pêche qui réunit sur le petit bateau familial : M. et Mme Roland, leurs fils Pierre et Jean et une amie de la famille, Mme Rosémilly. Maupassant y aborde le thème traditionnel des frères ennemis en y apportant une touche naturaliste. C'est la jalousie de Pierre qui va être le moteur de tout le roman. Celle-ci n'est plus une donnée psychologique, mais devient, par la personnification, une puissance sournoise et maléfique qui se développe à l'intérieur de Pierre à son insu.

« À la sortie du collège, l'aîné, Pierre, de cinq ans plus âgé que Jean, s'étant senti successivement de la vocation pour des professions variées, en avait essayé, l'une après l'autre, une demi-douzaine, et, vite dégoûté de chacune, se lançait aussitôt dans de nouvelles espérances.

En dernier lieu la médecine l'avait tenté, et il s'était mis au travail avec tant d'ardeur qu'il venait d'être reçu docteur après d'assez courtes études et es dispenses de temps obtenues du ministre. Il était exalté, intelligent, changeant et tenace, plein d'utopies, et d'idées philosophiques.

Jean, aussi blond que son frère était noir, aussi calme que son frère était emporté, aussi doux que son frère était rancunier, avait fait tranquillement son droit et venait d'obtenir son diplôme de licencié en même temps que Pierre obtenait celui de docteur.

Tous les deux prenaient donc un peu de repos dans leur famille, et tous les deux formaient le projet de s'établir au Havre s'ils parvenaient à le faire dans des conditions satisfaisantes.

Mais une vague jalousie, une de ces jalousies dormantes qui grandissent presque invisibles entre frères ou entre sœurs jusqu'à la maturité et qui éclatent à l'occasion d'un mariage ou d'un bonheur tombant sur l'un, les tenait en éveil dans une fraternelle et inoffensive inimitié. Certes ils s'aimaient, mais ils s'épiaient. Pierre, âgé de cinq ans à la naissance de Jean, avait regardé avec une hostilité de petite bête gâtée cette autre petite bête apparue tout à coup dans les bras de son père et de sa mère, et tant aimée, tant caressée par eux.

Jean, dès son enfance, avait été un modèle de douceur, de bonté et de caractère égal ; et Pierre s'était énervé, peu à peu, à entendre vanter sans cesse ce gros garçon dont la douceur lui semblait être de la mollesse, la bonté de la niaiserie et la bienveillance de l'aveuglement. Ses parents, gens placides, qui rêvaient pour leurs fils des situations honorables et médiocres, lui reprochaient ses indécisions, ses enthousiasmes, ses tentatives avortées, tous ses élans impuissants vers des idées généreuses et vers des professions décoratives.

Depuis qu'il était homme, on ne lui disait plus : « Regarde Jean et imite le ! » mais chaque fois qu'il entendait répéter : « Jean a fait ceci, Jean a fait cela », il comprenait bien le sens et l'allusion cachés sous ces paroles.

Leur mère, une femme d'ordre, une économe bourgeoise un peu sentimentale, douée d'une âme tendre de caissière, apaisait sans cesse les petites rivalités nées chaque jour entre ses deux grands fils, de tous les menus faits de la vie commune. »

Extrait 2 : Pierre et Jean, Maupassant, p.27-28

Cette jalousie va finir par éclater au grand jour au moment où Léon Maréchal, un ami de la famille, décédé, fait de Jean son seul héritier. Pierre ressent alors un irrépressible sentiment de jalousie, que, lucide, il analyse fort bien :

« En arrivant sur le grand quai, il hésita encore une fois, puis tourna vers la jetée ; il avait choisi la solitude.

Comme il frôlait un banc sur le brise-lames, il s'assit, déjà las de marcher et dégoûté de sa promenade avant même de l'avoir faite.

Il se demanda : « Qu'ai-je donc ce soir ? » Et il se mit à chercher dans son souvenir quelle contrariété avait pu l'atteindre, comme on interroge un malade pour trouver la cause de sa fièvre.

Il avait l'esprit excitable et réfléchi en même temps, il s'emballait, puis raisonnait, approuvait ou blâmait ses élans ; mais chez lui la nature première demeurait en dernier lieu la plus forte, et l'homme sensitif dominait toujours l'homme intelligent.

Donc il cherchait d'où lui venait cet énervement, ce besoin de mouvement sans avoir envie de rien, ce désir de rencontrer quelqu'un pour n'être pas du même avis, et aussi ce dégoût pour les gens qu'il pourrait voir et pour les choses qu'ils pourraient lui dire.

Et il se posa cette question : « Serait-ce l'héritage de Jean ? » Oui, c'était possible après tout. Quand le notaire avait annoncé cette nouvelle, il avait senti son cœur battre un peu plus fort. Certes, on n'est pas toujours maître de soi, et on subit des émotions spontanées et persistantes, contre lesquelles on lutte en vain.

Il se mit à réfléchir profondément à ce problème physiologique de l'impression produite par un fait sur l'être instinctif et créant en lui un courant d'idées et de sensations douloureuses ou joyeuses, contraires à celles que désire, qu'appelle, que juge bonnes et saines l'être pensant, devenu supérieur à lui-même par la culture de son intelligence.

Il cherchait à concevoir l'état d'âme du fils qui hérite d'une grosse fortune, qui va goûter, grâce à elle, beaucoup de joies désirées depuis longtemps et interdites par l'avarice d'un père, aimé pourtant et regretté.

Il se leva et se remit à marcher vers le bout de la jetée. Il se sentait mieux, content d'avoir compris, de s'être surpris lui-même, d'avoir dévoilé l'autre qui est en nous.

« Donc j'ai été jaloux de Jean, pensait-il. C'était vraiment assez bas, cela ! J'en suis sûr maintenant, car la première idée qui m'est venue est celle de son mariage avec Mme Rosémilly.

Je n'aime pourtant pas cette petite dinde raisonnable, bien faite pour dégoûter du bon sens et de la sagesse. C'est donc de la jalousie gratuite, l'essence même de la jalousie, celle qui est parce qu'elle est ! Faut soigner cela ! »

Pierre est médecin. Il sait que la jalousie est une tare et est bien décidé à se soigner. Mais, celle-ci va devenir obsessionnelle, jusqu'à lui faire imaginer que Jean est le fils biologique de Maréchal. Il commence alors une enquête minutieuse pour découvrir la vérité. Finalement, ses soupçons seront confirmés. Mais, il sera vaincu dans le conflit : Jean emportera, avec l'argent, le mariage avec Mme Rosémilly, le bel appartement et l'affection de tous ; lui, partira comme médecin à bord d'un grand paquebot transatlantique.

Extrait 3 : Les Femmes savantes, Acte I, Scène 1, Molière, p.1-5

Dans *Les Femmes savantes*, la jalousie fraternelle s'est transformée à l'âge adulte en jalousie amoureuse. L'extrait suivant montre l'opposition irréductible entre deux sœurs, en ce qui concerne leur vision du mariage : Armande, la précieuse, qui représente le camp maternel, préfère se consacrer aux choses intellectuelles et à la science et refuse l'amour ; Henriette, la plus jeune, se montre plus terre à terre et aspire à une vie simple et au bonheur conjugal. Mais, quand Armande apprend qu'Henriette désire épouser Clitandre, son ancien prétendant, sa jalousie s'exacerbe.

« ARMANDE

*Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête ?*

Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE : *Oui, ma sœur.*

ARMANDE

*Ah ! ce « oui » se peut-il supporter,
Et, sans un mal de cœur, saurait-on l'écouter ?*

HENRIETTE : *Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige, Ma sœur ?...*

ARMANDE : *Ah, mon Dieu ! fi !*

HENRIETTE : *Comment ?*

ARMANDE : *Ah, fi ! vous dis-je.*

HENRIETTE

*Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,*

Un homme qui vous aime et soit aimé de vous ;

Et de cette union, de tendresse suivie,

Se faire les douceurs d'une innocente vie ?

Ce nœud, bien assorti, n'a-t-il pas des appas ?
(...) ARMANDE

*Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre ;
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre ?*
HENRIETTE

*Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? est-ce un choix qui soit bas ?*
ARMANDE

*Non ; mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'un autre enlever la conquête ;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.*
HENRIETTE

*Oui ; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours :
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?*
ARMANDE

*Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens,
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.*
HENRIETTE

*Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.*
ARMANDE

*Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?*
HENRIETTE : Il me le dit, ma sœur, et, pour moi, je le crois.

ARMANDE
*Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.*
HENRIETTE

*Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir :
Je l'aperçois qui vient, et sur cette matière
Il pourra nous donner une pleine lumière.(...) »*

Aidée par sa mère et sa tante, Armande va tout faire pour empêcher le mariage d'Henriette et de Clitandre. Mais, elle n'y réussira pas.

Extrait 4 : La Petite Fadette, George Sand, p.21

George Sand s'est aussi intéressée à la jalousie, car, pour elle, c'est une maladie, dont elle a beaucoup souffert dans son existence. *La Petite Fadette* est un roman de la jalousie. Rappelons l'histoire : Landry et Sylvinet sont deux bessons (Voir [Clin d'œil N°4](#)) inséparables

qui partagent tout jusqu'au jour où Landry est envoyé travailler dans la ferme de la Priche. La séparation est douloureuse pour les deux jumeaux. Mais, Landry se fait au sort qui est le sien et parvient à prendre plaisir tant à travailler comme un homme qu'à rencontrer d'autres personnes. Sylvinet, quant à lui, d'un tout autre caractère, se rend malade de jalousie du temps passé par Landry sans lui. Il ne parvient pas à s'épanouir en dehors de cette gemellité.

« Le père Barbeau se rendait et reconnaissait que plus Sylvinet voyait son besson, tant plus il avait envie de le voir. Et il se promettait, à la prochaine Saint-Jean, d'essayer de le louer, afin que voyant de moins en moins Landry, il prit finalement le pli de vivre comme les autres et de ne pas se laisser surmonter par une amitié qui tournait en fièvre et en langueur.

Mais il ne fallait point encore parler de cela à la mère Barbeau ; car, au premier mot, elle versait toutes les larmes de son corps. Elle disait que Sylvinet était capable de se périr, et le père Barbeau était grandement embarrassé.

Landry, étant conseillé par son père et par son maître, et aussi par sa mère, ne manquait point de raisonner son pauvre besson ; mais Sylvinet ne se défendait point, promettait tout, et ne se pouvait vaincre. Il y avait dans sa peine quelque autre chose qu'il ne disait point, parce qu'il n'eût su comment le dire : c'est qu'il lui était poussé dans le fin fond du cœur une jalousie terrible à l'endroit de Landry. Il était content, plus content que jamais il ne l'avait été, de voir qu'un chacun le tenait en estime et que ses nouveaux maîtres le traitaient aussi amiteusement que s'il avait été l'enfant de la maison. Mais si cela le réjouissait d'un côté, de l'autre il s'affligeait et s'offensait de voir Landry répondre trop, selon lui, à ces nouvelles amitiés. Il ne pouvait souffrir que, sur un mot du père Caillaud, tant doucement et patiemment qu'il fût appelé, il courût vite au-devant de son vouloir, laissant là père, mère et frère, plus inquiet de manquer à son devoir qu'à son amitié, et plus prompt à l'obéissance que Sylvinet ne s'en serait senti capable quand il s'agissait de rester quelques moments de plus avec l'objet d'un amour si fidèle.

Alors le pauvre enfant se mettait en l'esprit un souci que, devant, il n'avait eu, à savoir qu'il était le seul à aimer, et que son amitié lui était mal rendue ; que cela avait dû exister de tout temps sans être venu d'abord à sa connaissance ; ou bien que, depuis un temps, l'amour de son besson s'était refroidi, parce qu'il avait rencontré par ailleurs des personnes qui lui convenaient mieux et lui agréaient davantage.

Extrait 5 : La Petite Fadette, George Sand, p.24-25

Chez Sylvinet, l'amour a donc fait place à une jalousie exacerbée. Il ne supporte plus que quelqu'un d'autre que lui approche son frère. Il ne conçoit pas que celui-ci puisse se faire des nouveaux amis, qu'il puisse apprécier d'autres personnes, voire tomber amoureux de quelqu'un. Sa jalousie est une maladie chronique, puisque les objets de sa jalousie évoluent : il est tour à tour jaloux des bœufs de la Priche, de Madelon, de Fadette, de Jeanet et de Cadet Caillaud.

« Enfin Landry avait appris à danser à la Priche, et quoique ce goût lui fût venu tard, à cause que Sylvinet ne l'avait jamais eu, il dansait déjà aussi bien que ceux qui s'y prennent dès qu'ils savent marcher. Il était estimé bon danseur de bourrée à la Priche, et quoiqu'il n'eût pas encore de plaisir à embrasser les filles, comme c'est la coutume de le faire à chaque danse, il était content de les embrasser, parce que cela le sortait, par apparence, de l'état d'enfant ; et il eût même souhaité qu'elles y fissent un peu de façon comme elles font avec les hommes. Mais elles n'en faisaient point encore, et même les plus grandes le prenaient par le cou en riant, ce qui l'ennuyait un peu. Sylvinet l'avait vu danser une fois, et cela avait été cause d'un de ses plus grands dépit. Il avait été si en colère de le voir embrasser une des filles du père Caillaud, qu'il avait pleuré de jalousie et trouvé la chose tout à fait indécente et mal chrétienne.

Ainsi donc, chaque fois que Landry sacrifiait son amusement à l'amitié de son frère, il ne passait pas un dimanche bien divertissant, et pourtant il n'y avait jamais manqué, estimant que Sylvinet lui en saurait gré, et ne regrettant pas un peu d'ennui dans l'idée de donner du contentement à son frère.

Aussi quand il vit que son frère, qui lui avait cherché castille dans la semaine, avait quitté la maison pour ne pas se réconcilier avec lui, il prit à son tour du chagrin, et, pour la première fois depuis qu'il avait quitté sa famille, il

pleura à grosses larmes et alla se cacher, ayant toujours honte de montrer son chagrin à ses parents, et craignant d'augmenter celui qu'ils pouvaient avoir.

Si quelqu'un eût dû être jaloux. Landry y aurait eu pourtant plus de droits que Sylvinet. Sylvinet était le mieux aimé de la mère, et même le père Barbeau, quoiqu'il eût une préférence secrète pour Landry, montrait à Sylvinet plus de complaisance et de ménagement. Ce pauvre enfant étant le moins fort et le moins raisonnable, était aussi le plus gâté, et l'on craignait davantage de le chagriner. Il avait le meilleur sort, puisqu'il était dans la famille et que son besson avait pris pour lui l'absence et la peine.

Pour la première fois le bon Landry se fit tout ce raisonnement, et trouva son besson tout à fait injuste envers lui. Jusque-là son bon cœur l'avait empêché de lui donner tort, et, plutôt que de l'accuser, il s'était condamné

en lui-même d'avoir trop de santé, et trop d'ardeur au travail et au plaisir, et de ne pas savoir dire d'aussi douces paroles, ni s'aviser d'autant d'attentions fines que son frère. Mais, pour cette fois, il ne put trouver en lui-même aucun péché contre l'amitié ; car, pour venir ce jour-là, il avait renoncé à une belle partie de pêche aux écrevisses que les gars de la Priche avaient complotée toute la semaine, et où ils lui avaient promis bien du plaisir s'il voulait aller avec eux. Il avait donc résisté à une grande tentation, et, à cet âge-là, c'était beaucoup faire. »

Mais, la jalousie fraternelle de Sylvinet s'exacerbe avec la jalousie amoureuse quand il apprend que son frère veut se marier avec Fadette. Il menace de mourir. Finalement, c'est Fadette qui va triompher de sa jalousie.

2.2.2. La jalousie amicale

La relation amicale peut être vite menacée par la jalousie lorsque l'un des amis se sent exclu de quelque chose. C'est par exemple le cas lorsque l'ami est préféré par une tierce personne (Cf. Poil de carotte) ou bien lorsque l'ami possède quelque chose que l'on n'a pas (Cf. Le Bal du Comte d'Orgel).

Extrait 1 : Poil de Carotte, Renard, p.50-51

Dans *Poil de carotte* (Voir [Le saviez-vous N°5](#)), Renard met en scène un enfant qui vit entre un père indifférent et une mère qui l'humilie et le persécute, parce qu'il a les cheveux roux. Mal-aimé par ses parents, car il n'a pas été désiré, il se sent nié dans son existence. A l'école, il devient jaloux de la préférence que le maître d'étude, Violone, éprouve à l'égard d'un de ses camarades, Marseau.

« Son inspection habituelle terminée, M. le Directeur de l'Institution Saint Marc quitte le dortoir. Chaque élève s'est glissé dans ses draps, comme dans un étui, en se faisant tout petit, afin de ne pas se déborder. Le maître d'étude, Violone, d'un tour de tête, s'assure que tout le monde est couché, et, se haussant sur la pointe du pied, doucement baisse le gaz. (...)

Violone met des savates, se promène quelque temps entre les lits, chatouillant ça le pied d'un élève, là tirant le pompon du bonnet d'un autre, et s'arrête près de Marseau, avec lequel il donne, tous les soirs, l'exemple des longues causeries prolongées bien avant dans la nuit. Le plus souvent, les élèves ont cessé leur conversation, par degrés étouffée, comme s'ils avaient peu à peu tiré leur drap sur leur bouche, et dorment, que le maître d'étude est encore penché sur le lit de Marseau, les coudes durement appuyés sur le fer, insensible à la paralysie de ses avant-bras et au remue-ménage des fourmis courant à fleur de peau jusqu'au bout de ses doigts.

Il s'amuse de ses récits enfantins, et le tient éveillé par d'intimes confidences et des histoires de cœur. Tout de suite, il l'a chéri pour la tendre et transparente enluminure de son visage, qui paraît éclairé en dedans. Ce n'est plus une peau, mais une pulpe, derrière laquelle, à la moindre variation atmosphérique, s'enchevêtrent visiblement les veinules, comme les lignes d'une carte d'atlas sous une feuille de papier à décalquer. Marseau a d'ailleurs une manière séduisante de rougir sans savoir pourquoi et à l'improviste,

qui le fait aimer comme une fille. Souvent, un camarade pèse du bout du doigt sur l'une de ses joues et se retire avec brusquerie, laissant une tache blanche, bientôt recouverte d'une belle coloration rouge, qui s'étend avec rapidité, comme du vin dans de l'eau pure, se varie richement et se nuance depuis le bout du nez rose jusqu'aux oreilles lilas. Chacun peut opérer soi-même, Marseau se prête complaisamment aux expériences. On l'a surnommé Veilleuse, Lanterne, Joue Rouge. Cette faculté de s'embraser à volonté lui fait bien des envieux.

Poil de Carotte, son voisin de lit, le jalouse entre tous. Pierrot lymphatique et grêle, au visage farineux, il pince vainement, à se faire mal, son épiderme exsangue, pour y amener quoi ! et encore pas toujours, quelque point d'un roux douteux. Il zébrerait volontiers, haineusement, à coups d'ongles et écorcerait comme des oranges les joues vermillonnées de Marseau.

Depuis longtemps très intrigué, il se tient aux écoutes ce soir-là, dès la venue de Violone, soupçonneux avec raison peut-être, et désireux de savoir la vérité sur les allures cachottières du maître d'étude. Il met en jeu toute son habileté de petit espion, simule un ronflement pour rire, change avec affectation de côté, en ayant soin de faire le tour complet, pousse un cri perçant comme s'il avait le cauchemar, ce qui réveille en peur le dortoir et imprime un fort mouvement de houle à tous les draps ; puis, dès que Violone s'est éloigné, il dit à Marseau, le torse hors du lit, le souffle ardent :

– Pistolet ! Pistolet

On ne lui répond rien. Poil de Carotte se met sur les genoux, saisit le bras de Marseau, et, le secouant avec force :

– Entends-tu ? Pistolet !

Pistolet ne semble pas entendre ; Poil de Carotte exaspéré reprend :

– C'est du propre !... Tu crois que je ne vous ai pas vus. Dis voir un peu qu'il ne t'a pas embrassé ! dis-le voir un peu que tu n'es pas son Pistolet.

Il se dresse, le col tendu, pareil à un jars blanc qu'on agace, les poings fermés au bord du lit.

Mais, cette fois, on lui répond : – Eh bien ! après ?

D'un seul coup de reins, Poil de Carotte rentre dans ses draps.

C'est le maître d'étude qui revient en scène, apparu soudainement ! »

Par jalousie, Poil de Carotte finit par affirmer au Directeur que Violone fait des choses à Marseau et le fait injustement renvoyer.

Extrait 2 : Le Bal du Comte d'Orgel , Radiguet, p.4-6

Paul Robin est un arriviste fasciné par le prestige. Il ne fréquente que les personnes qui peuvent le faire parvenir. Bien qu'il soit un ami de François de Seyreuse, il le jalouse d'avoir un titre et de ne pas s'en servir. Si bien, qu'il lui cache fréquemment ses sorties pour qu'il ne puisse pas en bénéficier avec lui.

« Parmi les hôtes dont la présence eût dérouté le feu comte d'Orgel, on doit mettre au premier plan Paul Robin, un jeune diplomate. Il considérait comme une chance d'être reçu dans certaines maisons ; et la plus grande chance, à ses yeux, était d'aller chez les Orgel. Il classait les gens en deux groupes : d'un côté ceux qui étaient des fêtes de la rue de l'Université, et, de l'autre, ceux qui n'en étaient point. Ce classement allait jusqu'à le retenir dans ses admirations : il en usait ainsi envers son meilleur ami, François de Séryeuse, auquel il reprochait secrètement de ne tirer aucun avantage de sa particule. Paul Robin, assez naïf, jugeait les autres d'après lui-même. Il ne pouvait concevoir que les Orgel ne représentassent à François rien d'exceptionnel, et qu'il ne cherchât d'aucune façon à forcer les circonstances. Paul Robin, d'ailleurs, était heureux de cette supériorité fictive et n'essayait pas d'y mettre fin. On ne pouvait rêver deux êtres plus loin l'un de l'autre que ces deux amis. Cependant ils croyaient s'être liés à cause de leurs ressemblances. C'est-à-dire que leur amitié les poussait à se ressembler, dans la limite du possible. L'idée fixe de Paul Robin était d'« arriver ».

(...) Prudent jusqu'à la lâcheté, il fréquentait divers milieux ; il pensait qu'il faut avoir un pied partout. À ce jeu, on risque de perdre l'équilibre. Paul se jugeait discret, il n'était que cachottier. Ainsi divisait-il sa vie en cases : il croyait que lui seul pouvait passer de l'une à l'autre. Il ne savait point encore que l'univers est petit et que l'on se retrouve partout. « Je dîne chez des gens », répondait-il à François de Séryeuse l'interrogeant sur l'emploi de sa soirée. Ces « gens » signifiaient pour lui « mes gens ». Ils lui appartenaient. Il en avait le

monopole. Une heure après, il retrouvait Séryeuse à son dîner. Mais malgré les tours que lui jouait la cachotterie, il ne s'en pouvait défaire.

Par contre, Séryeuse était l'insouciance même. Il avait vingt ans. Malgré son âge et son oisiveté, il était bien vu par des aînés de mérite. (...)

La seule personne en compagnie de laquelle il se vieillit était Paul Robin. Ils exerçaient l'un sur l'autre une assez mauvaise influence.

Le samedi 7 février 1920, nos deux amis étaient au cirque Médrano. D'excellents clowns y attiraient le public des théâtres.

Le spectacle était commencé. Paul, moins attentif aux entrées des clowns qu'à celles des spectateurs, cherchait des visages de connaissance. Soudain, il sursauta. En face d'eux entra un couple. L'homme fit, avec son gant, un léger bonjour à Paul.

– C'est bien le comte d'Orgel demanda François.

– Oui, répondit Paul assez fier.

– Avec qui est-il ? Est-ce sa femme ?

– Oui, c'est Mahaut d'Orgel.

Dès l'entracte, Paul fila comme un malfaiteur, profitant de la cohue, à la recherche des Orgel, qu'il souhaitait voir, mais seul. Séryeuse, après avoir fait le tour du couloir, poussa la porte des Fratellini.

On se rendait dans leur loge comme dans celle d'une danseuse. Il y avait là des épaves grandioses, des objets dépouillés de leur signification première, et qui, chez ces clowns, en prenaient une bien plus haute.

Pour rien au monde, M. et Mme d'Orgel ne se fussent dispensés, étant au cirque, de cette visite aux clowns. Pour Anne d'Orgel, c'était se montrer simple.

Voyant entrer Séryeuse, le comte mit immédiatement ce nom sur son visage. Il reconnaissait chacun, ne l'eût-il aperçu qu'une fois, et d'un bout d'une salle de spectacle à l'autre ; ne se trompant ou n'écorchant un nom que lorsqu'il le voulait. Il devait à son père l'habitude d'adresser la parole à des inconnus. Le feu comte d'Orgel s'attirait fréquemment des réponses désagréables de personnes qui n'acceptent pas ce rôle de bête curieuse.

Mais ici, l'exiguïté de la loge ne pouvait permettre à ceux qui s'y trouvaient de s'ignorer. Anne joua une minute avec Séryeuse en lui adressant quelques phrases sans lui montrer qu'il le connaissait de vue. Il comprit que François était gêné de n'avoir pas été reconnu et que la partie se jouât inégale. Alors se tournant vers sa femme : « M. de Séryeuse, dit-il, ne semble pas nous connaître aussi bien que nous le connaissons ». Mahaut n'avait jamais entendu ce nom, mais elle était habituée aux manèges de son mari.

– J'ai souvent, ajouta ce dernier en souriant à Séryeuse, prié Robin « d'organiser quelque chose ». Je le soupçonne de faire mal les commissions.

Venant de voir François avec Paul, dont il connaissait le travers, il mentait comme l'affabilité sait mentir. Tous les trois raillèrent les cachotteries de Robin. On décida de le mystifier. Il fut entendu entre Anne d'Orgel et François que l'on feindrait de se connaître de longue date. »

2.2.3. La jalousie sociale

La jalousie sociale se rencontre à plusieurs niveaux : la fortune, la position dans un groupe ou bien une haute fonction dans la société.

Extrait 1 : Manon Lescaut , Abbé Prévost, p.34

Dans *Manon Lescaut*, la richesse de Des Grieux et de Manon attisent les convoitises ; c'est ainsi que leurs propres domestiques vont, par jalousie, les dépouiller.

« J'avais fait au jeu des gains si considérables, que je pensais à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoraient pas mes succès, surtout mon valet de chambre et la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille était jolie. Mon valet en était amoureux. Ils avaient affaire à des maîtres jeunes et faciles qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, et ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il était environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet et Manon sa femme de chambre ; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avaient point été vus dans la maison depuis huit heures, et qu'ils étaient sortis après avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disaient en avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité, mais je ne formai point de soupçons qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avait été forcée et mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le temps que je réfléchissais seul sur cet accident, Manon vint tout effrayée m'apprendre qu'on avait fait le même ravage dans son appartement.

Le coup me parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison qui m'empêcha de me livrer aux cris et aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant que je me vengerais sur quelque dupe à l'hôtel de Transylvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger que ma joie feinte n'en avait eu pour l'empêcher d'être trop abattue. Nous sommes perdus, me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissaient mon désespoir et ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restait pas une chemise. »

Extrait 2 : Germinal , Zola, p.166-167

Dans *Germinal* (Voir [Clin d'œil N°5](#)), Etienne, fils de Gervaise Macquart et son amant Lantier, part travailler dans les mines de Montsou au Nord de la France. Il trouve à se loger dans une famille de mineurs, les Maheu, et tombe amoureux de la jeune Catherine. Mais, celle-ci est la maîtresse d'un ouvrier brutal, Chaval, et, bien qu'elle ne soit pas insensible à Etienne, elle se refuse de passer d'amant en amant. Chaval est doublement jaloux, car cette intrigue amoureuse se double d'une intrigue sociale : pendant la grève, Etienne ravit à Chaval son titre de leader auprès des mineurs. Mais, il y a une autre jalousie sociale : celle que nourrit Rasseneur à l'égard d'Etienne. Rasseneur est un ancien mineur qui se mettait autrefois à la tête de toutes les grèves et qui avait fini par être le chef des mécontents. Congédié par la Compagnie, il a installé un cabaret face au Voreux. Lorsque qu'Etienne arrive avec ses idées nouvelles, il en devient jaloux. Sa jalousie s'aggrave avec la désertion de son débit de boissons, où les ouvriers du Voreux entrent moins boire et l'écouter. Il s'oppose à tout ce qu'entreprend Etienne.

« Mais qu'est-ce qu'il te prend ? pourquoi passes-tu aux bourgeois ? continua-t-il avec violence, en revenant se planter devant le cabaretier. Toi même, tu le disais : il faut que ça pète ! Rasseneur rougit légèrement.

– Oui, je l'ai dit. Et si ça pète, tu verras que je ne suis pas plus lâche qu'un autre... Seulement, je refuse d'être avec ceux qui augmentent le gâchis, pour y pêcher une position.

À son tour, Étienne fut pris de rougeur. Les deux hommes ne crièrent plus, devenus aigres et mauvais, gagnés par le froid de leur rivalité. C'était, au fond, ce qui outrait les systèmes, jetant l'un à une exagération révolutionnaire, poussant l'autre à une affectation de prudence, les emportant malgré eux au-delà de leurs idées vraies, dans ces fatalités des rôles qu'on ne choisit pas soi-même. Et Souvarine, qui les écoutait, laissa voir, sur son visage de fille blonde, un mépris silencieux, l'écrasant mépris de l'homme prêt à donner sa vie, obscurément, sans même en tirer l'éclat du martyr.

– Alors, c'est pour moi que tu dis ça ? demanda Étienne. Tu es jaloux ?

– Jaloux de quoi ? répondit Rasseneur. Je ne me pose pas en grand homme, je ne cherche pas à créer une section à Montsou, pour en devenir le secrétaire.

L'autre voulut l'interrompre, mais il ajouta :

– Sois donc franc ! tu te fiches de l'Internationale, tu brûles seulement d'être à notre tête, de faire le monsieur en correspondant avec le fameux Conseil fédéral du Nord !

Un silence régna. Étienne, frémissant, reprit :

– C'est bon... Je croyais n'avoir rien à me reprocher. Toujours je te consultais, car je savais que tu avais combattu ici, longtemps avant moi. Mais, puisque tu ne peux souffrir personne à ton côté, j'agirai désormais tout

seul... Et, d'abord, je t'avertis que la réunion aura lieu, même si Pluchart ne vient pas, et que les camarades adhéreront malgré toi.

– Oh ! adhérer, murmura le cabaretier, ce n'est pas fait... Il faudra les décider à payer la cotisation.

– Nullement. L'Internationale accorde du temps aux ouvriers en grève. Nous payerons plus tard, et c'est elle qui, tout de suite, viendra à notre secours.

Rasseneur, du coup, s'emporta.

– Eh bien ! nous allons voir... J'en suis, de ta réunion, et je parlerai. Oui, je ne te laisserai pas tourner la tête aux amis, je les éclairerai sur leurs intérêts véritables. Nous saurons lequel ils entendent suivre, de moi, qu'ils connaissent depuis trente ans, ou de toi, qui as tout bouleversé chez nous, en moins d'une année... Non ! non ! fous-moi la paix ! c'est maintenant à qui écrasera l'autre ! Et il sortit, en faisant claquer la porte. Les guirlandes de fleurs tremblèrent au plafond, les écussons dorés sautèrent contre les murs. Puis, la grande salle retomba à sa paix lourde. »

L'attitude de Rasseneur finit par le rendre impopulaire auprès des mineurs. Mais, après l'écrasement qu'il avait prédit, il sauve Etienne et retrouve sa popularité.

Extrait 3 : Le Cid , Corneille, Acte 1, scène 3, p.9-11

Don Diègue, père de Rodrigue est choisi par le roi pour devenir précepteur du prince, l'infant de Castille. Don Gomez, comte de Gormas et père de Chimène, en éprouve une vive jalousie, car il prétendait à cette fonction. Dans l'extrait suivant, il laisse éclater sa jalousie.

« Le Comte, D. Diègue

Le Comte

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi :
Il vous fait gouverneur du Prince de Castille.

D. Diègue

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

Le Comte

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes ;
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. Diègue

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite ;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
À l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;
Leur hymen peut nous rendre à jamais plus qu'amis
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

Le Comte

À des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le Prince,

*Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous la loi,
Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi ;(...)*

D. Diègue

Je le sais, vous servez bien le Roi :

*Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.*

Le Comte : *Ce que je méritais, vous l'avez emporté.*

D. Diègue : *Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.*

Le Comte : *Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.*

D. Diègue : *En être refusé n'en est pas un bon signe.*

Le Comte : *Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.*

D. Diègue : *L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.*

Le Comte : *Parlons-en mieux ; le Roi fait honneur à votre âge.*

D. Diègue : *Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.*

Le Comte : *Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.*

D. Diègue : *Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.*

Le Comte : *Ne le méritait pas ! moi ?*

D. Diègue : *Vous.*

Le Comte

*Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(Il lui donne un soufflet.)*

D. Diègue, mettant l'épée à la main.

*Achève et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.*

Le Comte : *Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?*

D. Diègue : *Ô Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !*

Le Comte

*Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu, fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement. »*

Trop âgé, Don Diègue n'est pas en mesure de répondre à ce soufflet ; il va demander à son fils, Rodrigue, de venger son honneur blessé.